

BPJEPS Animation Culturelle 2019/2020



UC3 & UC4 en partenariat avec l'association réseau dédale
ANIMATION CULTURELLE ET PENSÉE CRITIQUE
JOURNAL DE BORD DES UC DE SPÉCIALITÉ

Épisode 3

On ne s'émancipe pas seul !

lundi 4, mardi 6, mercredi 7, mardi 12 & mercredi 13 novembre 2019

Cet article correspond au récit des temps consacrés aux UC de spécialité du BPJEPS Animation Culturelle de Trajectoire formation lors du troisième regroupement de l'année, en novembre 2019. Ce journal de bord ambitieux est participatif puisqu'il comprend à la fois les écrits des stagiaires revenant sur les temps de formation qu'ils ont vécu et les éléments que porte Renaud et moi-même, SIAM ANGIE, intégrons en tant que formateurs. Tout deux artistes, militants d'éducation populaire et membres de l'association réseau dédale, nous prêtons au jeu de l'écriture et de la transparence pour proposer dans ce journal de bord une vision en construction, les facettes de la réalité de la formation et du métier d'animateur, un questionnement sur la place de la culture dans notre société et le rôle de l'animation culturelle.

Trajectoire Formation nous fait confiance, en tant que représentants de l'association réseau dédale, et nous ne pouvons ici que remercier encore l'équipe professionnelle et chaleureuse qui nous accueille chaque mois. L'association réseau dédale, qui a le statut de référente concernant les UC de spécialité Animation Culturelle, développe de multiples actions en faveur du **lien entre citoyens et pratiques artistiques** - nul doute que ce qui se déroule à la Maison des Métiers de la Ville de Montbéliard constitue un vivier sans pareil et le mois de novembre nous l'a démontré une fois de plus. Des cinq jours que nous allons raconter ici, trois ont eu lieu durant une semaine de résidence de réseau dédale au sein de la MMV : ateliers de pratique artistique, rencontre avec des artistes et installation d'une exposition ont rythmé la semaine, de quoi donner du grain à moudre aux stagiaires du BPJEPS Animation culturelle. C'est ce cadre particulier qui a fondé la différence de ce

regroupement de novembre. Pour le reste, les habitudes étaient prises : *starters* les matins et les après-midis (voir l'épisode précédent), franc-parler et bonne ambiance mais grand niveau d'exigence également. Les cinq jours ont été dédiés à l'UC4 et plus particulièrement à la conception de séances et à l'expérimentation de celles-ci, ainsi qu'au second temps dédié à vivre des expériences en lien avec l'axe que nous avons choisi de travailler cette année, **images et récits**. Les stagiaires sont alors en pleine immersion dans le travail de conception de séances, notamment en manipulant avec de plus en plus d'aisance l'outil de la fiche d'animation. C'est le moment pour eux de se nourrir pour proposer des animations de qualité, chercher plus loin que ce qu'ils connaissent parfois déjà. Les stagiaires arrivent avec l'envie de montrer qu'ils sont capables d'apporter du sens à leurs animations, comme une envie d'en découdre avec les plus polémiques des sujets. Prenons la route ensemble et débutons par un lundi matin de retour de stage.

lundi 4 novembre

récit par Sandra, stagiaire

Pour commencer cette journée Yves nous a présenté un *starter* : le jeu du mime. Puis Siam nous a expliqué la semaine avec l'intervention de réseau dédale et sa résidence.

Ensuite, nous avons décrit ce que nous avons fait pendant nos deux semaines de stage sous la forme d'un « pitch ». « Pitcher », c'est raconter quelque chose en un temps très court.

Voici ce qui est ressorti des « pitch » :

Stéphane a créé un recueil de récits de vie.

Claire a lu le projet social de sa structure et comme c'était la semaine du droit de l'enfant, elle a animé sur ce sujet.

Yves nous a présenté le mois du livre et a créé des ateliers autour de la Russie et des sorcières.

Oscar travaille sur le thème du cirque en pratiquant la danse, l'expression corporelle, le théâtre et le jonglage.

Valentine a passé une semaine sur le thème médiéval avec du tir à l'arc et la deuxième semaine sur les monstres (Halloween n'était pas loin !).

Nikita a animé un atelier Machinima (réalisation de courts métrages) et un atelier MineCraft sur l'utopie et la dystopie.

Moi, Sandra, j'ai participé la première semaine à différents ateliers : danse, néo-laser, cinéma... Nous sommes allés à l'exposition Picasso au Musée d'Art Moderne de Belfort. La deuxième semaine, nous sommes allés à Paris avec 45 jeunes sur l'objectif « devenir citoyen »

Après la pause, nous avons donc eu un temps de travail avec quatre attendus :

- **Partager son travail** écouter les autres, donner des conseils, apporter du soutien
- **Participer à l'auto formation** écouter les autres, donner des conseils, apporter du soutien
- **Raconter son expérience, analyser la pratique** évoquer ses moments de doute ou de difficulté, créer du débat.
- **Retravailler ou concevoir deux fiches d'animation liées au terrain** travailler ensemble et savoir se faire avancer les uns les autres

Ensuite, nous avons eu les consignes pour l'après-midi : Concevoir deux séances d'animation (soit 2 fiches d'animations) pour le 12 novembre, une qui prendra vie sous la forme d'une animation de 50 minutes et l'autre animation que l'on va « pitcher ».

L'objectif général qui nous a été donné était : Favoriser l'intérêt pour les actualités afin développer l'ancrage citoyen.

Anecdote de Siam

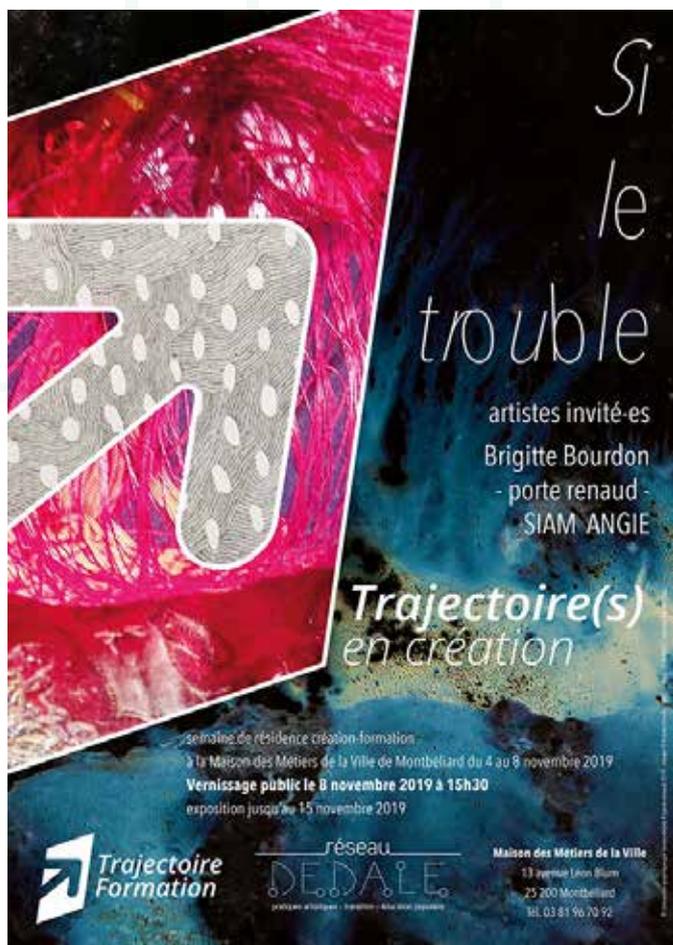
Il y a longtemps, j'ai été directrice adjointe et assistante sanitaire d'un séjour de vacances artistique et musical à destination d'enfants placés dans un foyer. Un jour, deux filles se sont disputées et ont commencé à se frapper, se griffer, se tirer les cheveux. Avec l'équipe, nous avons discuté avec elles, apaisé la situation, et il a fallu tout de suite en soigner une car elle saignait. Je suis allée avec elle dans les sanitaires et j'ai appelé les secours pour suivre les consignes d'un médecin. Il m'a demandé si elle prenait des médicaments, j'ai dit oui et j'ai donné de tête le nom de ces derniers. Le ton du médecin a changé. Il m'a dit de mettre des gants. C'est la jeune fille, pendant que j'étais en attente au téléphone qui m'a dit qu'elle avait le sida. J'ai soigné la jeune fille et cette histoire m'est restée en tête. Ma première réaction et celle de ceux autour de moi a été l'incompréhension. Comment pouvait-on ne pas tenir informés, sinon les animateurs, au moins l'assistante sanitaire ? C'était prendre des risques, c'était nous mettre en danger, c'était grave.

Peu de temps après, j'étais en formation BAFD et j'ai décidé d'en parler lors d'un repas à des camarades de formation et à un formateur. Devant ma tête déconfite, il m'a dit : heureusement qu'on ne vous a rien dit ! Et maintenant tu as compris que tu dois soigner tout le monde comme s'il avait le sida, c'est ton rôle d'assistante sanitaire. Il avait raison.

Prendre le risque d'exprimer ce qu'on a vécu de moins brillant, ce qui nous a posé question ou choqué, c'est se donner encore plus d'opportunités pour apprendre et devenir de meilleurs professionnels. Suivre une formation ne suffit pas : c'est ce qu'on va apporter en formation qui peut tout changer.

mardi 5 novembre
récit par Siam, formatrice

Cette journée était un peu spéciale car complètement dédiée à la résidence de réseau dédale au sein de la Maison des Métiers de la Ville de Montbéliard. Je n'étais plus là la formatrice que les stagiaires du BPJEPS Animation Culturelle avaient l'habitude de côtoyer, mais j'intervenais en tant qu'artiste avec mon amie Brigitte Bourdon, elle-même également artiste et membre de réseau dédale. Autre aspect nouveau, nous intervenions auprès des deux options du BPJEPS Animation Culturelle et Loisirs Tout Public. Un groupe plus grand, une belle diversité de parcours et d'horizons.



Affiche de la semaine de résidence de réseau dédale

Pour cette journée à deux, Brigitte et moi avons organisé une expérience artistique d'ampleur qui correspondait aux techniques

que nous avons chacune l'habitude de partager avec des publics. Nous avons pris le temps de présenter l'association réseau dédale car il nous semble important de saisir les enjeux qui nous animent. Ce fut l'occasion de discuter de la gouvernance partagée, car nous avons fait le choix de ne pas fonctionner avec une présidence classique. Cela surprend souvent nos interlocuteurs mais il n'est pas nécessaire d'avoir un·e Président·e au sein d'une association et nous aimons le rappeler ! Au sein de réseau dédale, il n'y a pas de président, ou plutôt sept présidents qui travaillent ensemble en intelligence collective, au sein de ce que nous avons appelé le Groupe Cohésion, et cela change tout. Depuis la création de l'association en 2017, nous sommes plus convaincus chaque jour que notre gouvernance a un impact sur la façon dont nous abordons la démarche de projet, nos partenaires et les publics. Nous avons rapidement fait le tour des quatre Groupes Projets actifs au sein de l'association :

- **L'atelier de l'agora** qui met en place des actions artistiques participatives au sein de quartiers prioritaires politique de la ville
- **Coming out** qui consiste en des déambulations urbaines d'artistes avec leurs œuvres
- **Ariane** qui évolue dans la formation et l'orientation professionnelle des personnes dans les domaines de l'éducation populaire et des pratiques artistiques
- **De Glèbe et de lucre** qui agit sur les questions de l'impact notamment écologique des pratiques artistiques et leur modèle économique.

Après la pause, nous avons formé deux groupes et chacun de ces groupes a vécu un atelier de pratique artistique différent, l'un avec Brigitte, l'autre avec moi. Nous avons deux heures pour vivre une expérience dans cette configuration. Pour ce qui me concerne, j'ai débuté par une présentation de mon parcours et de ma démarche artistique. Un des



Vue de l'atelier de SIAM ANGIE à Mulhouse

premiers éléments que j'aime raconter c'est mon nom d'artiste, qui porte souvent à confusion. SIAM ANGIE, c'est d'abord mes deux prénoms. Mon prénom, Siam, vient de l'imaginaire de mes parents et renvoie à l'ancien nom de la Thaïlande, le royaume de Siam - sur lequel Gérard Maset a réalisé une chanson. Mon deuxième prénom Angie est un hommage sans doute de mes parents à la chanson *Angie* des Rolling Stones. L'ensemble forme mon nom d'artiste et il n'est pas rare que ce nom me fasse vivre des aventures. Pour les Mulhousiens, SIAM, cela évoque surtout la Société Industrielle Automobile Mulhousienne. D'ailleurs, quand on tape « siam mulhouse » dans un navigateur de recherche, on a principalement des adresses de concessionnaires automobiles (la SIAM étant devenue PSA Peugeot Retail Illzach). Google ayant référencé mon activité d'artiste, je reçois régulièrement des appels de personnes cherchant à vendre des pièces de leur voiture, cherchant à se renseigner sur un modèle ou demandant des nouvelles de leur auto en réparation. Je ne reviens pas ici sur ma pratique artistique à propos de laquelle j'ai eu l'occasion d'écrire dans le précédent article (c.f. épisode 2 du présent journal de bord).

J'avais apporté ce jour là plusieurs carnets qui constituent des pièces à part entière - des œuvres. Tout en discutant, chacun avait pu prendre les objets dans les mains, regarder les dessins. Assez rapidement est apparue une question récurrentes : est-ce que je vends des œuvres ? « Parce qu'après-tout une passion c'est bien mais il faut en vivre ». J'explique que ma pratique n'est pas un prétexte pour vendre, mes œuvres ne sont pas adaptées à un système commercial, j'ai par contre la possibilité d'être rémunérée pour exposer, ou pour travailler sur des œuvres dans le cadre de résidences d'artistes - il s'agit d'un contexte, souvent permettant d'être hébergé et de bénéficier un atelier pour une durée de quelques semaines ou quelques mois. S'ensuit alors un débat au sein du groupe. Comment définir ce qui est œuvre et ce qui ne l'est pas, qu'est-ce qu'un artiste ? Pour un membre du groupe, un grand sportif est un artiste. D'autres grimacent, non il ne sont pas d'accord. Un designer peut-être. Un artisan, s'il conçoit entièrement l'objet, y met tout son cœur. Mais personne ne semble vraiment sûr. Cette question fait polémique dans tout



SIAM ANGIE, carnet Sans (visuel : ©Quentin Dehais)

contexte, en fait personne n'a réellement la réponse. Je partage avec le groupe l'histoire d'un boulanger dont j'ai entendu l'interview à la radio - il s'agit d'Alex Croquet - et qui lui pourrait selon moi correspondre à ce que j'entends par artiste : pour la fabrication de son pain, il étudie chaque

détail, il est même allé jusqu'à créer une rivière artificielle au sein de son atelier de boulanger pour créer du pain à partir d'« eau vivante ». La conversation se réoriente sur les pratiques artistiques, je les présente comme levier d'émancipation. Un membre du groupe annonce que pour lui, il faut savoir dessiner pour animer une séance où l'on va dessiner avec les enfants, il faut de la technique et lui n'en a pas. « C'est comme avec le foot, moi je fonctionne avec des objectifs. Quand je fais du foot dans l'animation, je vais mettre par exemple pour objectif de savoir dribbler avec un ballon ». Il annonce qu'il n'est pas à l'aise car il ne sait pas dessiner et qu'en faisant du dessin comme animation on rejette des gens comme lui. Je réponds que ce n'est pas ça, les objectifs dans l'animation. Non, nous ne sommes pas là pour apprendre à un public des techniques purement et simplement. Je précise : pour une animation où tu vas jouer au foot avec des enfants, ton objectif serait plutôt de travailler sur la motricité, la gestion de son corps dans l'espace, l'esprit d'équipe. Je dis par exemple qu'un objectif savoir dribbler comme un objectif en dessin qui serait lié à une technique précise serait adapté à un club sportif ou dans un atelier de dessin mais pas avec des groupes comme il y en a dans une structure comme un Centre social par exemple. Je dis que moi, en tant qu'enfant je n'aurais jamais réussi à dribbler et je n'aurais pas aimé faire du foot, je me serai sentie mal, sauf si on me partage une passion avec une intention de voir ses bénéfices pour moi. Quelqu'un glisse « l'important c'est de participer ». Il répond du coin des lèvres « c'est ce que disent les perdants ». Il est temps de passer à la pratique, nous n'avons plus qu'une heure et demi pour vivre une expérience artistique ensemble.

Il y a un sentiment de frustration partagé entre tous les membres du groupe et moi-même. On ne va pas au bout de la discussion, et en même temps, où nous

mène-t-elle ? C'est sur du long cours que se construit une vision de l'animation, il n'y a aucun doute qu'elle se nourrit des expériences personnelles, de l'éducation de l'animateur et des valeurs qu'il souhaite porter. Mais il y a des visions de l'animation qui n'en sont pas en tant qu'elles sortent



Atelier sur la technique de l'encre de Chine par Brigitte

de ce que nous entendons par éducation populaire et qu'elles promeuvent ainsi une façon d'être au monde qui détruit plus qu'elle ne construit de lien. C'est une vision qui tient plus à la réussite qu'à la coopération, au plaisir de gagner qu'au bien-être et à la sécurité sur le chemin. Elle laisse des enfants sur le bord de la route et participe même à les y mettre en assignant certains comme meilleurs que d'autres. Sortir de cette vision demande de se remettre en question parfois sur les bases même qui fondent notre identité et notre confiance en nous-même - c'est déconstruire ses privilèges au quotidien. Les expérimentations de séances que nous réalisons en formation nous permettent souvent de mettre le doigt sur ces ressorts qui vont à l'inverse de l'émancipation de l'individu. Même inconsciemment et avec la plus bonne intention, il en reste encore parfois qui apparaissent. Nous ne pouvons que lutter pour nous en prémunir en acceptant de regarder avec lucidité ce que nous faisons et de faire évoluer nos pratiques.

Pour commencer l'atelier, nous avons placé les tables en cercle. J'ai demandé au groupe de dessiner une carotte. Chacun avait 5 minutes pour imaginer sa carotte et la dessiner sur un format A4. La seule règle que j'ai fixé, transversale à tout l'atelier, était de ne pas utiliser de gomme. Les ratures, les erreurs, nous intéressent autant voire plus que le bon trait. Nous avons observé les dessins puis j'ai placé une carotte bio achetée au marché de Mulhouse au centre sur une table et j'ai proposé à chacun de réaliser un dessin de cette carotte. Nous avons ensuite présenté les dessins de façon à les voir tous en deux rangées, ceux réalisés d'imagination et ceux réalisés d'observation. Chacun est allé de son interprétation, certains dessins évoquant d'autres objets : c'est justement ce qui est passionnant dans le dessin d'observation. Bien souvent, en voulant représenter quelque chose avec son crayon sur du papier, on en arrive à créer malgré nous des formes et des textures, bien plus intéressantes que ce que nous faisons en pleine maîtrise de nos moyens. C'est ce que nous cherchons lorsque nous pratiquons le dessin d'observation : jamais de « réussir » un dessin hyper réaliste, tout au contraire, de laisser une pépite se révéler sans le vouloir. C'est un peu magique car en regardant chaque dessin d'observation on peut trouver quelque chose qui marche, qui attire l'œil, qui pourrait être développé et devenir une belle réalisation. Parfois, il faut recadrer, parfois il faut regarder le dessin de très près ou alors s'en écarter de plusieurs mètres pour trouver quelque chose qui fonctionne et que l'on gardera pour l'avenir.

Nous avons continué l'atelier avec différents objets volontairement difficiles à saisir par le regard et à reproduire : un moulin à poivre, un entonnoir en métal, un gobelet en plastique... À chaque nouveau dessin, un défi se présente pour le groupe et un échange s'ensuit. L'atelier n'est pas pris en photo car chacun se dévoile un peu

en dessinant et je préfère garder ce temps pour nous. Certaines des réalisations seront présentées dans l'exposition qui suivra la résidence de réseau dédale dans la Maison des Métiers de la Ville.

La création se poursuit l'après-midi, Brigitte et moi proposons aux membres de chacun des deux groupes de se mélanger sous la forme de binômes. Dans un premier temps, ils échangeront sur ce qu'ils ont vécu durant la matinée puis ils devront imaginer une réalisation commune alliant l'usage de l'encre de Chine ou du brou de noix au pinceau et le dessin au crayon, ce à partir d'un signe qu'ils choisiront. Lorsque les consignes sont données et que les binômes commencent à s'activer, on peut constater la réaction de chacun face à une feuille blanche et à un coéquipier. Certains binômes ont passé une bonne moitié du temps imparti sur la transmission des techniques et à échanger sur ce qu'ils aimeraient réaliser tandis que d'autres se sont lancés rapidement dans la création. Quand on parle de signes, certains pensent



Les binômes en pleine transmission

logos, marques, d'autres imaginent des formes inspirées par le mouvement du pinceau et les gestes précis proposés par Brigitte. Nous incitons les binômes à opter pour la sobriété : notre regard est bien plus satisfait par un signe répété que par une multitude de signes dans une composition déséquilibrée. Le plus dur est

de savoir quand s'arrêter ! Nombreux sont ceux qui regrettent le temps court laissé à la création, contraint par le fait d'une intervention pour la journée. À la fin de l'après-midi, un temps est consacré à la discussion autour des réalisations finales : chaque binôme donne en quelques mots ses intentions, la répartition du travail et les modalités de coopération qu'il a mises en place. Enfin, le dernier temps commun nous a permis de revenir sur les ressentis de chacun avec la méthode des six chapeaux de De Bono (c.f. épisode 2) puis d'analyser l'expérience et de la ramener aux situations professionnelles et au métier d'animateur.

mercredi 6 novembre
récit par renaud, formateur

Le récit de cette demi-matinée je l'écris déjà deux mois après qu'elle se soit écoulée. Le poncif : "que le temps passe vite" semble être encore une fois des plus appropriés. Cependant, est-ce le temps qui

passé vite ou est-ce la manière dont nous sommes au temps qui nous fait vivre cet étrange paradoxe que deux mois peuvent avoir été extrêmement chargés, denses et à la fois avoir fondu comme neige au soleil ? Paradoxe, en apparence car ce temps que l'on subit comme toujours manquant, devant être constamment optimisé, nous empêche précisément de nous inscrire dans la *durée*, de vivre la *durée*. Le philosophe français Henry Bergson (1859-1941) fit la différence entre le temps et la *durée*. Le premier est mathématique, quantifiable et spatial car il est rendu tangible par une distance entre deux points dans l'espace alors que la *durée* nous est propre, irréductible à chaque expérience que nous vivons.

Ainsi, cet affolement que nous calmons avec un petit : "que le temps passe vite" empêche de considérer que le problème n'est pas extérieur à nous mais qu'il résulte de notre pratique. Qu'elle est donc cette pratique ? Elle est un capitalisme du temps qui implique que nous vivions à crédit. Ce qui nous empêche,



« Agir librement, c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la pure durée »

Henry Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*

qui nous piège donc, c'est une logique de l'endettement. Je ne peux développer dans ce préambule en quoi le capitalisme est fondamentalement une question d'endettement, il faudra donc que le lecteur entende cette hypothèse pour suivre l'argumentation. L'endettement prolonge le présent dans sa possibilité de durer et nous enivre d'une illusion d'éternité, particulièrement lorsqu'il nous concerne en tant qu'être dont l'en-soi est le temps. Je dis que l'en-soi de notre être est le temps car nous sommes *sujet-d'une-vie* - j'emprunte le concept au philosophe américain Tom Regan (1938-2017), c'est-à-dire d'un récit, bref d'une temporalité. Tout cela devient confus car le temps, nous l'avons vu avec Bergson, ne peut se résumer au temps spatial, il y est aussi celui vécu : la *durée*, c'est-à-dire celui de chaque vivant conscient qu'il vit (*sujet-d'une-vie*). L'endettement explique pourquoi la notion de projet est la grande gagnante de notre siècle car elle correspond à l'incertitude permanente des moyens et des fins à mettre en œuvre pour un lendemain que l'on souhaite plus intéressant que le jour présent. L'endettement se justifie par l'investissement dans le futur. Quand il s'agit d'argent, cela paraît presque plus simple puisque l'on utilise tout de suite une quantité d'argent qu'il nous faudrait des années à réunir, sauf que l'on ne peut avoir plus de temps d'un coup, immédiatement utilisable. Le temps exige du temps... Il faut donc le remplir, cesser le sentimentalisme de la *durée* en faveur de l'objectivation du temps : c'est l'optimisation temporelle.

Cette optimisation temporelle exige des lourdeurs organisationnelles qui elles-mêmes consomment du temps mais dans l'espoir d'améliorer le rendement. Par conséquent, l'endettement temporel une fois intégré par une personne lui permet d'accepter et de justifier une dégradation de la *durée*, c'est-à-dire de la qualité de ses expériences de vie au profit de la maximisation de la quantité d'expériences vécues. L'aliénation consiste à faire quelque chose qui n'est que le moyen d'une chose et qui ne posséderait pas sa propre finalité, donc sa propre signification. Voilà ce qu'exige l'endettement temporel. Les expériences étant réduites à leur optimisation temporelle, il est très important de communiquer avec efficacité sur celles-ci pour rendre compte de l'optimisation elle-même. Comme l'on a besoin de signification, l'optimisation qui connaît des phases d'aliénation importantes et sévères, tente d'échapper à cette dernière en se bricolant une finalité. L'optimisation devient sa propre fin d'où l'importance de tout photographe, enregistrer chaque moment vécu afin de les diffuser. L'endettement temporel permet d'engranger un maximum d'expériences pour lesquelles il aurait fallu un temps beaucoup plus long pour les vivre dans la *durée*. Comme le temps a besoin de temps, que le temps spatial est incompressible, il faut comprimer le temps vécu, dégrader les expériences. Nous affirmons, selon l'héritage du philosophe allemand Günther Anders (1902-1992) que l'imaginaire capitaliste considère les moyens comme indifférents aux finalités et réciproquement. La fin justifie les moyens et les moyens justifient les fins. Tout cela se brouille joyeusement à l'aide d'une croyance forte qui consiste à dire que si l'on peut quelque chose grâce à l'*esprit-de-l'endettement*, *de facto* on le veut. Tous les progrès techniques de notre temps ont à ce titre

réseau

DEDALE

pratiques artistiques - transition - éducation populaire

l'esprit-de-l'endettement. Quoi donc nuit à cet *esprit-de-l'endettement* : la lenteur, l'oubli. Comme l'écrivait le philosophe Friedrich Nietzsche (1844-1900), nul ne peut vivre sans oubli. L'oubli est une *digestion*. Comment ai-je voulu écrire cet article deux mois après ? En fouillant mon téléphone pour y rechercher les photos. Rien que cette phrase mériterait une analyse critique. Mais bon, passons pour le moment... C'est donc avec une espèce d'obsession pour parvenir à revivre le film que je fus agité par cette recherche. Cependant, pour les stagiaires comme pour moi-même, c'est la qualité nutritive de ce moment qui est importante à partager, dans le cadre de cet article. Les lecteurs m'excuseront pour ce préambule qui peut sembler éloigné des considérations pratiques de la formation ou du champ professionnel. Oui, puisque tout doit être pratique, accessible, immédiat. Comme s'il existait possiblement quelque chose dans le monde d'*a priori* évident ou pratique. Voilà des balivernes qui empêchent de déconstruire le monde afin d'avoir une chance d'en comprendre quelque chose. D'ailleurs, pour être concret - un autre impératif du temps spatialisé ! - il suffit de remarquer combien les personnes en situation de handicap ou neuro-atypiques font voler en éclats, souvent hélas à leur dépend, les certitudes de ceux qui pensent que le monde est pratique, accessible... L'évidence est certainement, avec la pureté, parmi les deux ingrédients du moteur proto-faciste de notre société. Méfions-nous donc de nos injonctions à l'immédiateté, au tout-prêt, au tout cuit que *l'esprit-de-l'endettement* incite afin de compenser l'aliénation du moment présent dissout par l'impératif de l'optimisation de soi. Sinon, le monde aura bientôt l'intelligence d'un distributeur à pizza, celui qui, pratique et facile, nous donne l'expérience de la pizza selon le *timing* cumulatif qui convient à notre *être-au-temps* contemporain. Comme le temps passe vite, n'est-ce pas ?

Sous ses airs d'extériorité, cette question sonne selon nous comme un comment-as-tu-passé-ton-temps ? C'est-à-dire, nous l'affirmons, comme une interrogation lourde de reproche moral mais enrobée

« Fermer de temps en temps les portes et les fenêtres de la conscience ; demeurer insensibles au bruit et à la lutte que le monde souterrain des organes à notre service livre pour s'entraider ou s'entre-détruire ; faire silence, un peu, faire table rase dans notre conscience pour qu'il y ait de nouveau de la place pour les choses nouvelles, et en particulier pour les fonctions et les fonctionnaires plus nobles, pour gouverner, pour prévoir, pour pressentir (car notre organisme est une véritable oligarchie) voilà, je le répète, le rôle de la faculté active d'oubli, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique, la tranquillité, l'étiquette. On en conclura immédiatement que nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourrait exister sans faculté d'oubli. »

Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*

par la bienveillance qu'exige *l'esprit-de-l'endettement* et qui est avant tout la légitimation d'une veille permanente sur soi et sur les autres pour se motiver - *rester dans le game* - à toujours plus optimiser que son temps. Il faut être le

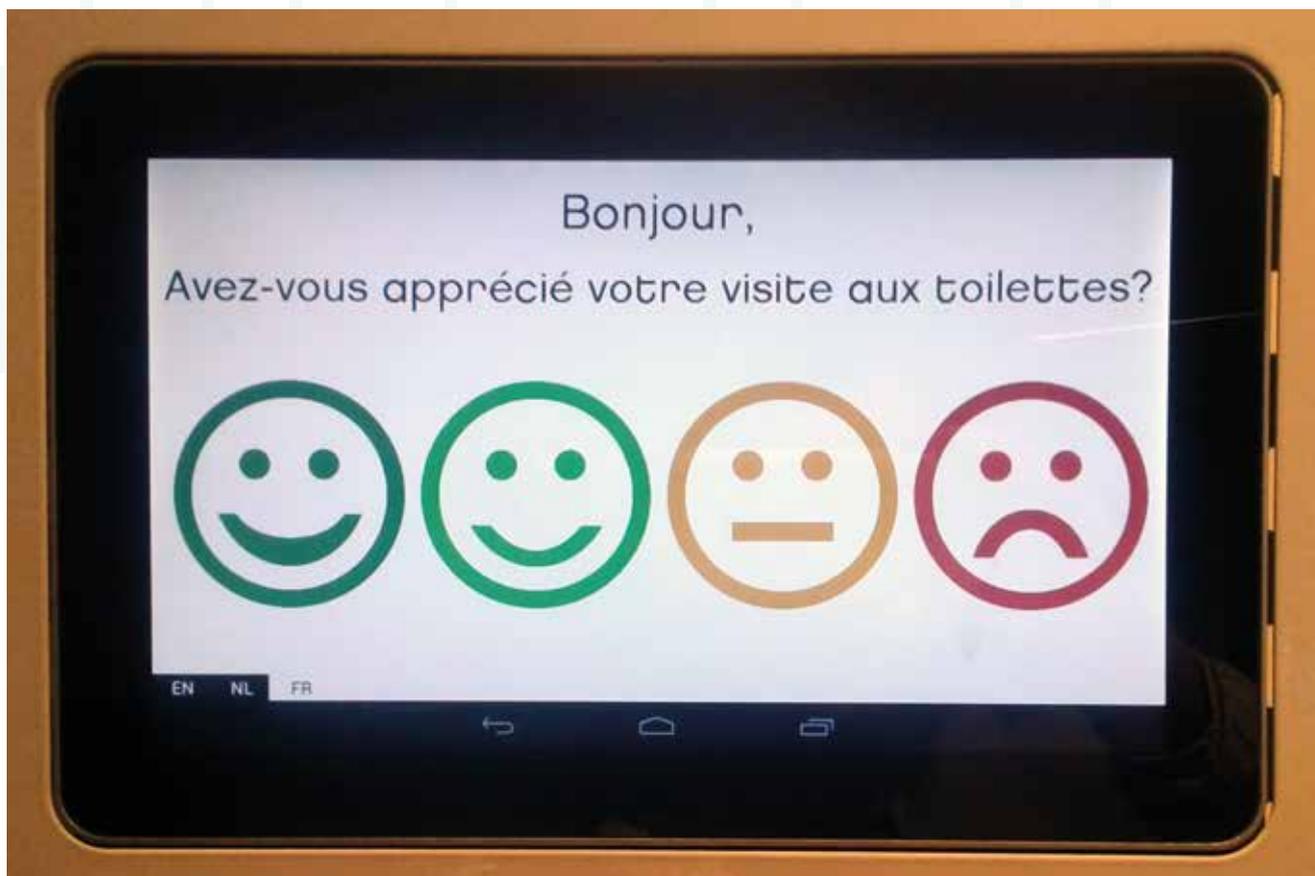
winner de sa vie, n'est-ce pas ? Cette optimisation à ses effets de réjouissance car plus l'on est hagard suite à ce temps qui file - comme celui ou celle satisfait-e de n'avoir dormis que trois heures après avoir fumé dix clopes et bu cinq cafés et sniffé un rail de coke - plus l'on revendique son investissement dans le futur au travers de l'épuisement de sa propre personne. Le burn-out est peut-être aussi un djihad au nom de *l'esprit-de-l'endettement*. J'en reviens à notre matinée dont la présente réflexion n'est pas une digression mais bel et bien une *digestion*.

Notre demi-journée concerne la participation. Bien ancré dans le moment présent, après le *starter* du matin, il m'apparaît évident qu'au vu de l'énergie du groupe, il est impératif de remodeler la matinée. Je propose que nous circulions dans Trajectoire Formation afin de voir ce qu'il s'y passe et comment cela s'y passe. Je propose que certains membres du groupe frappent aux portes des salles pour demander quelque chose : une feuille de papier ou l'heure... C'est dans la joie et la bonne humeur que nous perturbons tout en finesse le cours normal de ce début de matinée. J'explique au groupe que je n'avais pas prévu cela dans le "déroulement de la séance". Car quelles que soient les finalités de ma séance, je reste disponible à ce qu'il se passe ici et maintenant, ma relation à l'autre s'inscrit dans cette temporalité. Bien souvent la confusion entre les moyens et les fins dégradent cette relation à l'autre et cette disponibilité. Vous aurez deviné pourquoi au regard des hypothèses qui furent émises plus haut. Cette tendance dans les métiers de l'animation à tout bien calibrer pour que cela fasse "professionnel", "sérieux" rend confuse parfois la vraie finalité du rôle de l'animateur. Faire des fiches d'activités, formuler des objectifs sont des moyens et non des finalités pour l'animateur. C'est un truisme de le dire et pourtant, au quotidien,

comment ne pas constater que certains animateurs, coordinateurs et directeurs passent plus de temps devant un ordinateur ou à gratter le papier pieusement de leurs rêves de cohésion sociale et d'émancipation au détriment de l'action et de son analyse. Alors suis-je en train d'affirmer que les fiches, les projets, les objectifs, tout cela est de la foutaise ? Non, si l'on comprend qu'il s'agit d'un moyen pour structurer sa pensée, préciser ses intentions, mettre en œuvre collectivement l'action. Cependant, n'ignorons pas qu'un moyen n'est jamais neutre, il est une forme qui ré-orientent nécessairement les finalités car il permet l'incarnation des dites finalités. D'autre part, un moyen n'est jamais hégémonique, d'autres pourraient être utilisés, sinon ce n'est plus un moyen, c'est la finalité elle-même. Que se passe-t-il lorsque que l'on n'est pas vigilant à cela ? L'animateur·trice oublie le sens de son action et se sent entravé par les moyens et pire encore les fins, qu'il considère comme une foutaise qu'on lui impose. Ainsi, il pourra (se) dire : "ce n'est pas concret", "c'est pas le terrain ça". Le moyen l'entrave alors qu'il devrait l'émanciper, la contrainte n'est plus créative. Ou encore il va s'accrocher à ce moyen de telle façon que son rôle d'animateur, sa disponibilité à l'autre, va passer au second plan. Cela se traduit bien souvent par une prose dithyrambique qui donne des actions où le savoir-être de l'animateur est très éloigné de la disponibilité sus-évoquée. C'est la raison pour laquelle je parle au groupe de **l'observation participante** ou plus précisément, dans leur cas, de la **participation observante** qui exige une mise en abîme de la relation moyen/fin. Si un animateur·trice se donne pour objectif général : Créer collectivement des espaces symboliques afin de susciter le sentiment d'appartenance au territoire ; avec pour objectif opérationnel : réaliser une fresque collective et participative dans le quartier afin de renforcer la cohésion du groupe.

Bien évidemment on se doute que la fresque est un moyen, un support, comme l'on dit dans l'animation, et que donc, ce qui se joue est à un autre niveau que la dite fresque. Et pourtant, si rien de tangible n'est jamais réalisé avec le public, sous prétexte d'atteindre, un jour, finalités supérieures cela ne risque pas d'être pertinent non plus. De plus, nous sommes bien d'accord que la fresque est un support en tant que moyen qu'elle est, mais qu'il n'est pas neutre sur l'orientation de l'activité et l'atteinte des finalités. Cela veut dire qu'*in fine*, pour ne pas simplifier l'affaire, il y a toujours interdépendance entre fins et moyens. Le rôle d'animateur est de ne pas se cacher derrière les techniques d'animation ou les modalités de structuration de son action (fiche d'activité, évaluation). Bien souvent, lorsque les animateurs bloquent sur l'écriture de leurs objectifs, ce n'est pas parce qu'il leur manque juste la bonne

tournure mais parce qu'en vérité il leur manque le sens, c'est-à-dire ce qu'ils ne vont pas lâcher, ce qui oriente leur action. Alors il est d'usage pour l'animateur de puiser dans la valise de mots consensuels avec qui tout le monde devrait être d'accord : émancipation, respect, autotomie, etc... et ce *ad nauseam*. L'**observation participante** qui est un concept issu des sciences humaines exige cette disponibilité de l'animateur qui fait avec son public, un *faire* qui est nécessairement transformateur pour l'animateur comme pour le public. Il ne peut donc être question de neutralité dans cette affaire. Il faut s'engager dans l'action et assumer le rôle que l'on y joue. Plus tard dans la matinée, j'ai proposé aux stagiaires de réfléchir individuellement à dix situations chacun-e dans lesquelles ils furent public (récentes, anciennes, personnelles ou professionnelles). Puis, j'ai proposé différentes questions pour



Dans une station service à la sortie des toilettes, quelque part en Belgique...

caractériser les dites situations (le public était-il encadré par une personne ? ; quelles étaient mes interactions avec les autres individus formant le public ? Quel était mon ressenti sur le moment ? Quelle est mon impression en y repensant [différente ou pas de mon ressenti sur le moment] ? Quelle place avais-je dans le public ?...). Cela nous permet d'arriver à la définir un public comme des individus qui participent ensemble à quelque chose dans un contexte spécifique. Parfois, le public est une masse d'individus où l'échange en son sein ne conditionne pas le déroulement de l'action alors qu'à l'inverse cet échange peut être, dans d'autres cas, la condition même de l'action. Quoi qu'il en soit le public est de ce fait toujours participant. Ce qui veut dire que s'interroger à propos de "comment faire participer le public ?" est une question mal posée. Le problème est plutôt celui de la mobilisation individus pour participer ensemble à quelque chose ou à "comment fabriquer le public ?". Cela peut paraître être une vaine subtilité mais je crois qu'elle révèle au contraire le fossé qu'il peut y avoir entre les intérêts personnels des individus que l'on regroupe virtuellement et ceux que l'on projette pour eux. Cela nous conduit suite à leurs retours aux situations partagées (par chaque stagiaire, membre d'un public) de faire une distinction entre public et groupe. Le groupe ne concerne qu'un public qui se reconnaît au travers d'une appartenance qui soutient la participation de chaque membre. Pour le dire de façon marxiste, le groupe a une conscience de groupe. Une bande de jeunes qui vient au centre social et revendique une certaine identité en tant que jeunes ou tant d'autres appartenances culturelles, est un groupe alors que des individus que des professionnels dénomment des jeunes et qui viennent chacun·e pour participer à telle sortie ne sont pas en soi un groupe. L'animateur doit aider à former l'esprit de groupe, non pas de clan qui quant à lui a pour but

d'opposer les gens, de créer des "nous" contre des "eux". Je leur propose de méditer sur une citation de la philosophe Simone de Beauvoir. Après ces différentes considérations, les remarques fusèrent quant à l'idée de *fabriquer des publics*. Nous pouvons remarquer que si l'émancipation est souvent entendue comme la délivrance de l'individu de ses chaînes le déterminant (famille, tradition, condition sociale), il nous faut aujourd'hui l'envisager comme le tissage de liens avec d'autres personnes et des groupes. Et pour cela il faut de la *durée*, il faut vivre des expériences dans la *durée* qui chacune ne doivent pas être sanctionnées d'un smiley. Vous savez maintenant, un peu partout, il y a ces machines avec quatre smileys qui ont pour but de nous permettre de nous exprimer sur la qualité de l'expérience vécue. Comme tout est projet, toute chose est support d'expériences. Les toilettes étaient-ils propres ? ; Comment est l'accueil de votre gare ? Rapidement, nous validons ou invalidons. Mais quoi ? Le travail de la personne qui nettoie les toilettes. Qu'évaluons-nous ? À quoi donnons-nous de la valeur ? Soyons clairs, nous ne sommes pas les défenseurs d'un discours du monde-va-de-mal-en-pire. Nous défendons un libéralisme politique qui accorde à chaque individu une dignité et des possibilités égales de réalisation de soi et cela au travers de dynamiques collectives et d'une vision politique qui donne les conditions pour chacun·e de choisir de façon éclairée. Le néolibéralisme que nous dénonçons n'est pas sans lien historique avec ce que nous défendons mais il en est une dissidence désastreuse. Penser public et participation, c'est penser à ne pas fabriquer des consommateur·trices mais des citoyen éclairé·és.

« Aucune collectivité humaine ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi. Il suffit de trois voyageurs réunis par hasard dans un même compartiment pour que tout le reste des voyageurs deviennent des "autres" vaguement hostiles. Pour le villageois, tous les gens qui n'appartiennent pas à son village sont des "autres" suspects ; pour le natif d'un pays, les habitants des pays qui ne sont pas le sien apparaissent comme des "étrangers" ; les Juifs sont "des autres" pour l'antisémite, les Noirs pour les racistes américains, les indigènes pour les colons, les prolétaires pour les classes possédantes. »

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, I*

mardi 12 novembre

récit par renaud, formateur

Une fois n'est pas coutume, je vais tâcher d'être bref. Cette journée était réservée à vivre des animations. Trois groupes, trois animations. Chacune avait été préparée lors d'une journée précédente avec l'accompagnement de SIAM ANGIE. Celle-ci leur avait proposé d'imaginer par groupe une animation à partir d'un sujet d'actualité. Le premier groupe nous proposa un débat "télévisé" autour de la



Animations proposées à partir de sujets d'actualité

parentalité.

Le deuxième une animation sur la marée noire en lien avec le Brésil articulée autour d'un quizz et d'une expérimentation-bricolage.

Le troisième sur les violences conjugales à partir de scénettes. Si autant les animations de la dernière fois avait été bien travaillées sur la forme, avec soin apporté soit sur l'histoire, soit le support d'animation avec par contre souvent une perte de sens (ou un contre-sens) sur le fond, cette fois le fond fut plus affirmé mais avec effondrement total de la forme, rendant chaque animation rigide et faussement didactique. Après chaque animation, le groupe d'animateur·trices avait un temps pour faire un point sur l'expérience vécue et ensuite en grand groupe nous échangeons sur les détails. Ce fut l'occasion d'envisager d'autres possibilités ou comment garder le sens et cela même à propos de sujets "graves", n'empêchant pas l'imaginaire. À ce moment de la formation, les stagiaires réalisent la délicate opération qui consiste à faire converger et un fond et une forme, des moyens et une finalité qui font vivre une expérience à un public qui n'est ni un enseignement, ni un apprentissage à proprement parler mais une aventure décalée du monde "normal" pour mieux déconstruire ce dernier et y revendiquer une place certes libérée de déterminations de notre naissance mais toujours et nécessairement en lien avec des groupes humains.

mercredi 13 novembre matin
récit par Yves, stagiaire

Nous avons découvert les symboles aborigène d'Australie les plus courants. Il s'agit d'une des traditions picturales et artistiques les plus anciennes du monde. Toute la peinture aborigène prend sa source dans le temps du rêve qui est un réservoir de mythes.

On a retrouvé des arts picturaux gravés dans la pierre qui ont 40000 ans soit deux fois Lascau. Cette tradition ne s'est jamais arrêtée. Elle est représentée par des lignes, des courbes, des cercles.

Pour les aborigènes, c'est le temps qui a initié la vie dans le monde par les ancêtres. Ce temps là se trouve en parallèle au nôtre. On peut le contacter lorsqu'on est dans un endroit sacré, lorsqu'on est en cérémonie, lorsqu'on peint ou lorsqu'on est en situation sacrée, religieuse.

Le temps du rêve qui a initié la vie sur Terre par des grands ancêtres qui sont des êtres surnaturels continue à nourrir le temps profane (c'est-à-dire le temps sacré qui est dans un autre espace que le nôtre) mais qui a néanmoins des liens avec lui et continue à le nourrir. Pour ainsi dire, il n'y aurait rien de vivant sur Terre si le temps du rêve ne continuait pas à nourrir la vie du temps profane.

Pour les aborigènes, à son début, la Terre n'était qu'une masse informe sans couleur et sans lumière et de cette masse sont sortis des êtres surnaturels qu'ils reconnaissent comme leurs ancêtres, qui peuvent représenter la pluie, le vent, des animaux.

Nous avons dessiné des symboles aborigènes une première fois. Puis, nous avons sélectionné quelques symboles en rapport avec une histoire que nous avons choisie individuellement. Nous avons présenté chacun à notre tour notre histoire.



Enfin, nous nous sommes répartis en groupes de trois et chaque groupe a sélectionné une histoire qu'il souhaitait représenter sur une toile.

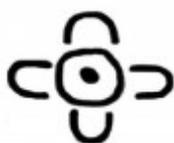
mercredi 13 novembre après-midi
récit par Claire, stagiaire

Nous avons continué de travailler sur les techniques du matin ou nous avons tenté avec de l'encre de reproduire des dessins aborigènes australiens.

L'après-midi, nous nous sommes donc mis en groupe (binômes ou trios) et nous avons cette fois travaillé sur une grande feuille à la production d'une œuvre



Humains

Deux personnes
assisées face à faceQuatre personnes
assisées autour d'un feu

Femme et attributs

Homme peignant dans
une grotteSymbole de peinture
corporelle

Âme des ancêtres



Bâton et lance



Boomerang et hache

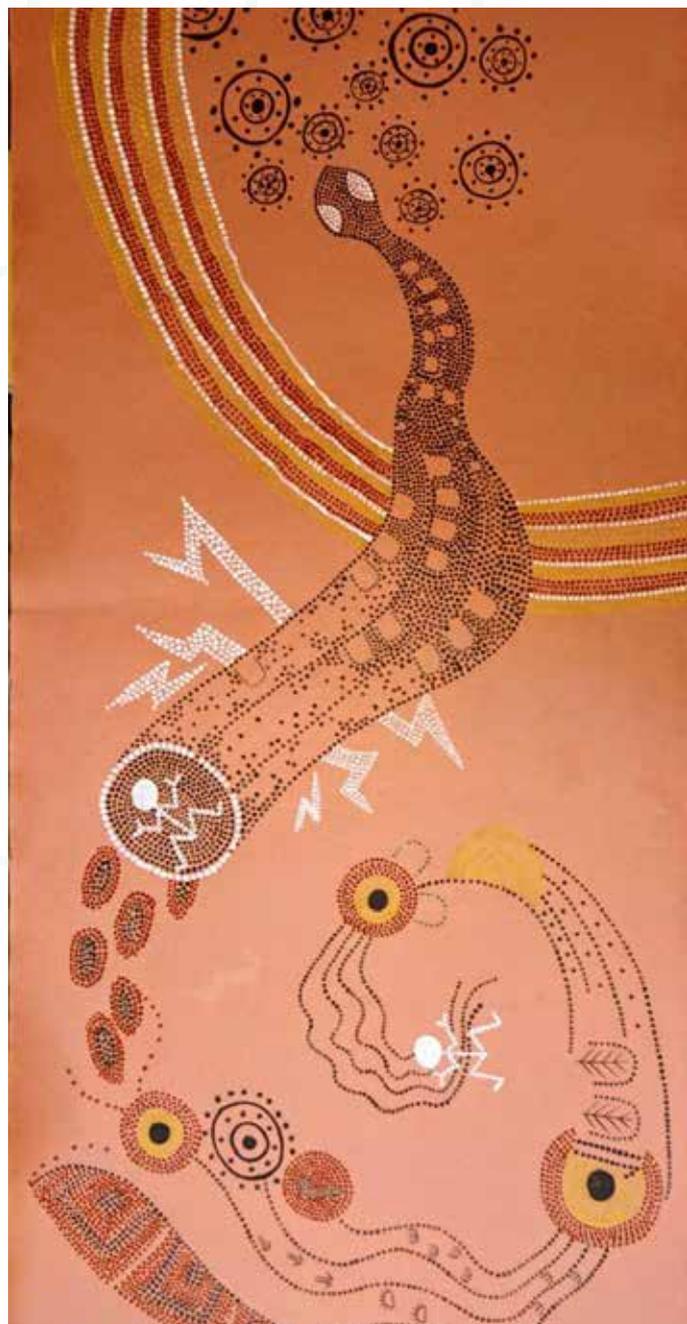
trib'art
GALERIE
arts visuelsBouche de femme
chantant

Peinture aborigène d'Australie – Symboles des rêves

source : galerie Trib'art (www.trib-art-galerie.com)

utilisant ces dessins. La consigne était d'imaginer et de raconter une histoire. Le thème était le récit et l'image. J'étais avec Valentine.

Nous avons tous réalisé des choses et à la fin de la journée nous nous sommes réunis et avons raconté nos histoires.



Réalisation avec les stagiaires accompagnée par Brigitte Bourdon

Ainsi s'est clôturé ce regroupement de novembre. Des couleurs chaudes pour repartir chacun dans nos quotidiens. Entre temps, la résidence s'était terminée par le vernissage de l'exposition **Si le trouble** au sein de la Maison des Métiers de la Ville de Montbéliard et un article de presse est venu salué l'action.





Ressources

- Soulé Bastien, « Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », in *RECHERCHES QUALITATIVES* – Vol. 27(1), 2007, pp. 127-140, ISSN 1715-8705 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>, © 2008 Association pour la recherche qualitative, Université de Caen Basse-Normandie disponible à cette adresse : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27%281%29/soule.pdf
- Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, I*, éditions Gallimard, 1976, (édition originale en 1949)
- Henry Bergson, « Essai sur les données immédiates de la conscience » in *Œuvres*, Tome 1, éditions Le Livre de Poche, 2015, (éditions originale en 1889)
- Alex Croquet, boulanger fou de pain, <https://www.alexcroquet.fr> et l'émission de radio dans laquelle il est interviewé : <https://www.franceinter.fr/emissions/une-journee-particuliere/une-journee-particuliere-17-fevrier-2019>
- Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*, éditions Gallimard, 1964, (édition originale en 1887)
- SIAM ANGIE : www.siamangie.com

Retour en images sur la résidence...



atelier avec SIAM ANGIE & Brigitte Bourdon





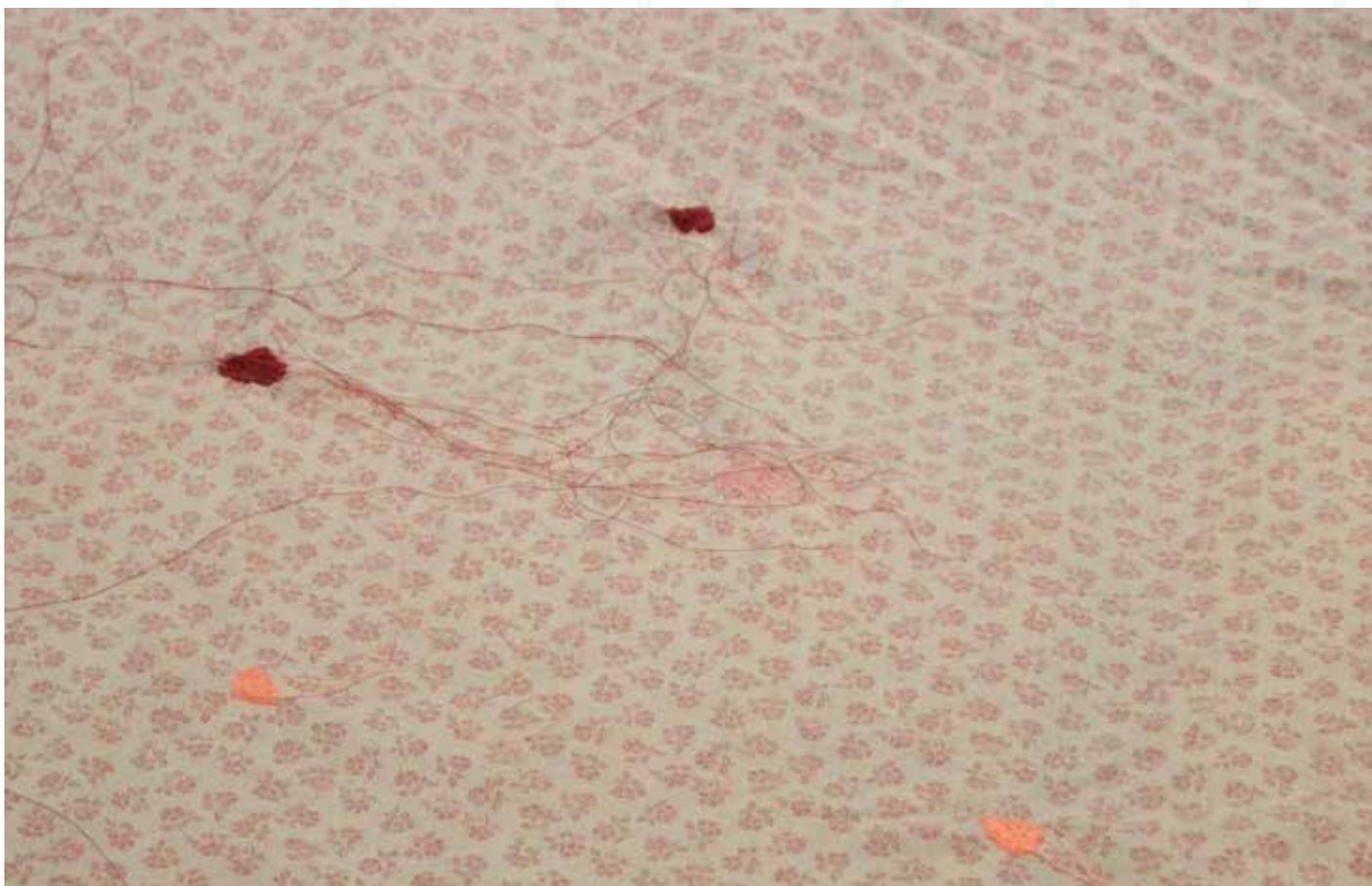
atelier avec porte renaud



sélection de réalisations de l'atelier de création dessin et encre de Chine



œuvres de SIAM ANGIE





vue d'exposition : les pinceaux de Brigitte Bourdon





une œuvre de Brigitte Bourdon



vues de l'ouverture du vernissage et de l'exposition





porte renaud, CORAM #1





œuvre de Brigitte Bourdon au sein de l'exposition

MONTBÉLIARD Formation

De l'importance d'avoir l'art et la manière



Des calames confectionnés à partir d'éléments de récupération trouvés dans la rue, sous le regard de Brigitte Bourdon. Photo ER

Dialoguer avec l'art. S'en servir dans le champ de l'animation. Trois artistes sont intervenus à Trajectoire Formation pour montrer combien les pratiques artistiques pouvaient constituer un joli fonds de travail d'éducation populaire.

La question méritait d'être posée. Quelle place peut occuper l'art dans le travail d'animation ? En quoi les pratiques artistiques peuvent-elles constituer un levier alternatif d'éducation populaire, ludique et rassembleur ? Trajectoire Formation (organisme de formation aux métiers de l'animation), a proposé un temps d'exploration de cette thématique, assuré par trois artistes de l'association mulhousienne Réseau dédale. « Réseau dédale a pour vocation de faire le lien entre les citoyens et les pratiques artistiques », explique porte renaud, l'un des trois artistes en résidence durant une semaine à Montbéliard, avec Brigitte Bourdon, et SIAM ANGIE.

Durant cette période, les trois intervenants ont parcouru différents champs d'action avec une soixantaine de stagiaires, afin de les inciter à s'aventurer sur d'autres pistes. L'investigation a été collective ou plus personnelle. Sensibilité individuelle par exemple, exacerbée comme dans cet atelier portrait. « Nous avons de-

mandé aux stagiaires de faire le portrait d'une autre personne du groupe, en vis-à-vis ». « Avec comme intérêt particulier le travail sur l'observation, pour mieux faire émerger les détails significatifs », explique porte renaud. « Mais aussi : comment on fait avec ce qu'on ne sait pas forcément faire ».

Réalisations collectives

Les réalisations ont donc également été collectives, avec notamment cette création sur grand support. Les stagiaires, indique porte renaud, « ont été répartis en trois groupes. Chacun ayant une consigne différente. Le premier devait dessiner des plantes sur le support. Le deuxième devait y ajouter un paysage imaginaire de montagne. Le troisième devait faire le lien entre les éléments, créer de la cohé-

rence... Ce qui permet d'aborder des questions intéressantes : comment je prends ma place, comment je m'intéresse à ce que font les autres, l'importance de prendre du recul... ».

Les stagiaires ont également cherché aux alentours, dans le quartier des Portes-du-Jura, différents petits matériaux (bois, bambous, fils...) avec lesquels ils ont appris à confectionner pinceaux et calames. Qui ont ensuite servi à créer. Tout se transforme. Magique.

D.J.

Le tout est exposé dans les locaux de la Maison des métiers de la Ville, 15 avenue Léon-Blum à Montbéliard, jusqu'au 15 novembre, en compagnie de quelques œuvres des trois artistes.



Des pinceaux et brosses ont été réalisés à partir d'éléments de récupération trouvés dans la rue.

BELFORT 34^e édition d'EntreVues : 120 films à l'affiche

L'EST
RÉPUBLICAIN

LE JOURNAL DE
MONTBÉLIARD

Mardi 12 novembre 2019



Photo ER/L.VADAM

AUDINCOURT

**Restos
du cœur :**
vers une hausse
des bénéficiaires

> PAGE 12



Art et animation : place au dialogue

MONTBÉLIARD

Se servir de l'art pour pénétrer le champ de l'animation. Tel était l'objectif du travail visible jusqu'au 15 novembre, à la Maison des métiers. Photo ER/D.J.

> PAGE 9



article écrit par SIAM ANGIE, porte renaud et les stagiaires BPJEPS AC - janvier 2020